

lorsqu'il n'était plus là ? Mais regardez-le donc, c'est Pépère, le petit Pépère.

Ce nom souvent répété attira enfin l'attention de Guingret.

—Pépère ? dit-il en se redressant d'un air hétébé et en regardant autour de lui ; où est-il, donc, le petit diable ? où est-il, que je lui tire un peu les oreilles ?

—Il est devant vous, répéta Agathe.

L'insensé regarda fixement Prosper.

—Ce n'est pas lui, dit il en détournant la tête, Pépère était tout petit.

—Mais il a grandi ; songez donc qu'il y a dix ans que vous ne l'avez vu ; c'est un homme maintenant.

—Ce n'est pas lui, répéta tranquillement Guingret.

—Eh bien, reprit Agathe avec plus de chaleur, en s'adressant à son cousin, qui était pâle et tremblant, si vous voulez qu'il vous reconnaisse, qu'il vous aime, qu'il éprouve dans sa misère un moment de consolation, dites-lui que vous croyez à son innocence, dites-lui que ce n'est pas lui qui a commis le meurtre d'Hya-cinthe Denis... Dites-lui cela, car c'est la seule chose qu'il puisse encore comprendre...

—Non, non, ce n'est pas lui, dit Prosper d'une voix étrange et avec cet égarement passager que nous avons déjà eu occasion de signaler plusieurs fois depuis son arrivée.

Agathe et Rufin reculèrent par un vague mouvement d'effroi. Le jeune homme s'agita un moment en prononçant des paroles entrecoupées et inintelligibles, puis il s'achemina rapidement vers la porte en murmurant : « Adieu, adieu. »

Mais Guingret comme l'avait annoncé sa fille, avait compris les dernières paroles de son neveu. Il se leva radieux et s'avança vers lui à mesure que le jeune homme reculait vers la porte :

—Eh bien, eh bien ! s'écria-t-il d'un air amical, on a donc découvert la vérité ? On a donc arrêté le véritable assassin ? ...

Le jeune homme, sans qu'on sût la cause de son action, répéta encore « Adieu ! adieu ! » et s'enfuit sans écouter la voix de tous les assistants qui le rappelaient.

Agathe et Rufin étaient restés stupéfaits.

—Pouvez-vous expliquer cette étrange conduite et ce départ si brusque, si inconcevable ? demanda la jeune fille.

—Mon enfant, dit le vieillard en baissant la voix, le domestique de confiance de M. Latour m'a fait pressentir une triste vérité : c'est que les fatigues excessives de l'étude ont un peu dérangé les facultés de votre cousin... .

—Quoi, il serait...

—Pas tout-à-fait comme votre père, mais il a

des moments... d'absence ; cependant on ne m'avait pas dit que ses accès fussent aussi fréquents qu'ils semblent l'être... .

—Pauvre jeune homme ! dit Agathe en versant une larme ; ainsi donc le travail, comme la douleur, peut bouleverser la raison ? .. mais enfin, monsieur, vous savez au moins quel est le motif de son voyage ici ?

Rufin réfléchit quelques secondes.

—Ma foi dit-il enfin, il faudra bien qu'on vous le dise... eh bien, mon enfant, je crois qu'il vient ici pour... vous épouser ! .

—M'épouser ! moi ! un... .

—Il faut voir ! il faut voir ! dit Rufin en hochant la tête.

IV.

Un mois environ était écoulé ; chaque jour Prosper était revenu à la maison du faubourg, et il s'était montré bien différent de ce qu'il avait semblé à Rufin et à Agathe lors de sa première visite. Loin d'être fantasque et mystérieux, comme on devait le supposer de prime abord, il était vif, enjoué, plein de convenance et de politesse ; empressé près de sa cousine, indulgent et complaisant avec l'insensé, respectueux et plein de déférence avec le vieux Rufin, il avait su se concilier l'affection de tout le monde à la villa.

Dans les premiers temps les soupçons qu'avait conçus Agathe et que les rapports d'un domestique indiscret avaient confirmés tinrent la jeune fille et son vieux tuteur en garde contre les actions et les paroles de Latour, mais, à leur grand étonnement, rien de ce qui avait d'abord excité leur défiance ne se renouvella. Prosper avait une réserve excessive pour tout ce qui avait rapport aux passé, mais cette réserve était commandée par un sentiment bien naturel de convenance. Bref, au bout de quelques jours Agathe et Rufin étaient convenus que leur première impression les avait complètement trompés. N'était-il pas explicable en effet qu'un jeune homme de constitution frêle et nerveuse eût éprouvé une émotion voisine du délire en revenant après dix ans dans ce lieu qu'il avait fréquenté tout enfant, où il avait passé des moments si tranquilles, et où il retrouvait des souvenirs de meurtre, un parent devenu insensé, une cousine, pauvre enfant innocente, qui supportait, comme son père, le poids d'un nom flétri ? Agathe se reprochait presque comme une ingratitude l'opinion qu'elle avait conçue d'abord de ce jeune homme délicat et généreux dont elle avait reçu de si grands bienfaits.

D'ailleurs, plusieurs fois par hasard et sans aucune ostentation, le jeune Latour avait eu occasion de montrer dans la conversation une élévation de vues, une érudition, une étendue de connaissances, bien capables d'effacer les fâcheux